

Autrefois

Août 1982

Maman appuya d'un doigt décidé sur la sonnette, un crumble aux pommes en équilibre précaire sur la main gauche. Je me tenais à sa droite, un peu en retrait, et j'étudiais la peinture rouge écaillée de la porte d'entrée.

Quand elle s'ouvrit, je levai les yeux sur une dame aux cheveux blonds relevés sur le dessus de la tête ; sa bouche maquillée de rouge à lèvres rose esquissait un sourire. Elle était aussi jolie que ma poupée *Sindy* préférée. Je lui offris un sourire timide.

— Bonjour, je suis *Stephanie Gordon*, et voici ma fille, *Francesca*, dit maman en parlant un peu trop fort. Nous venons d'emménager à côté et je voulais passer vous dire bonjour. Oh, et je vous ai préparé ceci.

Elle tendit le crumble à la dame qui l'observa un instant avant de le prendre.

— Merci ! Comme c'est gentil. Je suis enchantée de faire votre connaissance, *Stephanie*, et *Francesca*, c'est ça ?

Elle se pencha vers moi et m'interrogea du regard alors que j'étais toujours cachée derrière ma mère.

Je hochai la tête.

—Fantastique. Je suis Kathy. Kathy Poulton, dit-elle en reculant d'un pas. Mais je manque à tous mes devoirs. Entrez donc, je viens de mettre la bouilloire sur le feu.

—Merci, avec plaisir.

La voix de maman avait un ton étrange, un peu comme celui de la reine quand elle prononce ses discours.

Nous entrâmes dans la maison qui était le reflet inversé de la nôtre, toutes les portes et les pièces se trouvant du mauvais côté de l'entrée, et nous suivîmes Mme Poulton jusqu'à la cuisine. J'admirai les placards en bois et les plans de travail couleur crème, bien plus beaux que ceux que nous avions dans notre nouvelle maison. Mme Poulton posa le crumble sur le comptoir et ouvrit la porte de derrière.

—William, James, vous pouvez venir deux minutes ?

Un instant plus tard, deux garçons, l'un d'environ sept ans, comme moi, et l'autre beaucoup plus jeune, tous deux arborant des boucles blondes et des genoux croûtés, firent leur apparition à la porte.

—C'est l'heure du goûter ?

—Pas encore. Je vous présente Mme Gordon et Francesca. Elles viennent d'emménager à côté.

Les deux visages se tournèrent vers moi.

—'lut ! dit le plus jeune. Moi, c'est Jim.

—James, corrigea Mme Poulton.

—Jim, répéta-t-il en faisant un signe de la main avant de repartir dans le jardin en courant.

—William, tu ne dis pas bonjour ?

—Salut. Tu veux venir jouer ?

J'étais rouge de confusion. Je n'avais jamais été amie avec un garçon, et je fixai mes chaussures noires vernies. Mais quelque chose dans les yeux bleus perçants et le sourire espiègle de ce garçon me donnait envie de dire

oui plus que tout au monde. Je jetai un coup d'œil à maman.

—Je peux ?

—Vas-y, oui, dit-elle en me poussant presque vers la porte.

Je traversai la cuisine d'un pas timide et suivis William dans le jardin, laissant maman et Mme Poulton boire leur thé et faire semblant de ne pas manger de biscuits.

—C'est Will, au fait, pas William. Maman déteste qu'on raccourcisse nos prénoms, mais on s'en fiche.

Je hochai la tête.

—Tu t'appelles Francesca, c'est ça ?

Nouveau hochement de tête.

—Oui, mais tout le monde m'appelle Fran. Sauf ma mère.

Ce secret partagé nous fit sourire, et nous partîmes vers le fond du jardin.

—On joue au foot, le gagnant prend le suivant, expliqua Will. Tu veux aller dans les buts ?

J'acceptai, même si je n'avais jamais joué au foot.

Et voilà. C'est ainsi que je fis la connaissance de William Poulton. C'est ce jour-là que je rencontrai mon meilleur ami.

Et durant les onze années à venir, nous fûmes inséparables.

Aujourd'hui

Octobre 2018

Le café était bondé et la vapeur qui embuait les fenêtres si épaisse qu'il était impossible de distinguer quoi que ce soit dans la rue. On avait l'impression de flotter dans les nuages, et si j'avais pu faire en sorte que ce soit le cas, je n'aurais pas hésité une seconde. Ç'aurait été sans aucun doute infiniment plus intéressant que ce qu'il se passait dans ma vie à ce moment-là. Tout y était si médiocre. Un boulot de secrétaire juridique, que je n'aimais pas plus que je ne le détestais, mais qu'au moins je connaissais par cœur et qui payait les factures ; un fils de treize ans que j'adorais, mais qui semblait la plupart du temps oublier complètement que j'existais ; une meilleure amie que j'avais rarement le temps de voir, et... eh bien, c'était tout. Voilà à quoi se réduisait ma vie. J'aurais dû apprécier ce que j'avais, mais en vérité, j'avais le sentiment que, sans que je m'en rende compte, ma vie s'était refermée sur moi au point de devenir une minuscule bande étroite d'existence à laquelle je n'avais aucun moyen d'échapper. On m'avait bel et bien coupé les ailes.

Je lâchai un long soupir en gonflant les joues et vérifiai l'heure sur la pendule au-dessus du comptoir. Encore

vingt minutes avant de devoir rentrer au bureau. Que j'y retourne ou pas, est-ce que quelqu'un verrait la différence ? Qu'arriverait-il si je restais tout simplement ici, dans ce café, et que je ne remettais jamais les pieds au boulot ? Rien, probablement. Rien du tout. Les avocats continueraient leurs affaires d'avocats et ils trouveraient sans s'émouvoir quelqu'un d'autre pour s'occuper de toutes les tâches administratives. Ce n'était pas très agréable de se savoir aussi accessoire.

Je fermai les yeux, m'efforçant d'ignorer les bruits ambiants : les hennissements des femmes du groupe de yoga qui déjeunaient à la table d'à côté ; les geignements d'un gamin qui voulait absolument descendre de sa chaise haute ; les murmures étouffés des retraités qui jouaient aux cartes deux tables plus loin ; l'indignation bruyante d'une jeune femme que son copain avait trompée, mais qui ne savait pas comment réagir. *Largue-le*, pensai-je, avant de rouvrir les yeux, affolée. Avais-je prononcé cette phrase à voix haute ? Ces jours-ci, je me parlais souvent à moi-même, probablement parce que je passais l'essentiel de mon temps seule. Mais cette fois, fausse alerte : personne n'avait rien remarqué.

Avec un nouveau soupir, je pris ma tasse de chocolat de chaud pour la porter à mes lèvres. L'instant d'après, quelqu'un me bouscula. Une douleur fulgurante se répandit tout le long de mon avant-bras inondé de chocolat brûlant qui dégoulina ensuite de la table sur mes genoux. Je bondis en poussant un cri, me cognai la cuisse contre la table, renversant au passage le reste de la boisson. Pendant un moment, je restai plantée là, à fixer le goutte à goutte du liquide marron qui se déversait de la table sur le sol.

— Mon Dieu, je suis désolé ! dit une voix grave.

Une main effleura mon coude, et je tressaillis, avant de me retourner pour voir d'où venait la voix.

—J'ai trébuché là-dessus.

L'homme indiquait vaguement un sac qui dépassait de sous la table d'à côté.

D'un geste vif, il attrapa un gros paquet de serviettes en papier sur le comptoir et se mit à tamponner mes vêtements, mes manches et ma main, qui avait rougi sous la brûlure.

Je lui pris les serviettes et le repoussai.

—C'est bon, je m'en occupe, dis-je en tentant de masquer mon irritation.

Après tout, ce n'était pas sa faute si les gens n'étaient pas fichus de ranger leurs affaires sous la table, et il avait l'air sincèrement désolé. En même temps, ce n'était pas lui qui allait devoir retourner au bureau couvert de chocolat chaud...

S'ensuivirent quelques minutes d'activité frénétique : j'essuyai énergiquement la table et le sol pendant que l'inconnu bégayait des excuses. C'est pourquoi je ne regardai pas tout de suite l'homme qui m'avait bousculée involontairement dans ce café bondé. Je remarquai d'abord ses cheveux blonds épais, parsemés de mèches grises et savamment ébouriffés, une coupe visiblement onéreuse. Puis, son sourire : amical et étincelant, et enfin ses yeux bleus perçants qui s'illuminèrent en rencontrant les miens.

—Oh... bredouillai-je en manquant tomber sur ma chaise, la bouche ouverte comme un poisson rouge.

—Fran ?

—Will.

Je le fixai une seconde de trop.

—Je... Tu veux t'asseoir ? Je crois que c'est sec, maintenant.

Je le regardai de nouveau et lui indiquai la chaise en face de moi pendant que mon estomac protestait.

—Si tu as le temps, bien sûr.

—Le temps de te commander une autre boisson et un café pour moi. Je reviens. Ne bouge pas.

J'acquiesçai sans mot dire.

Il partit faire la queue au comptoir et j'en profitai pour étudier cet homme ; un homme que je n'avais pas revu depuis vingt-cinq ans.

Mon Dieu, William Poulton ! Je n'avais jamais imaginé le recroiser un jour.

Lorsqu'il avait disparu de ma vie, ç'avait été tellement inattendu, tellement soudain que j'en avais été brisée en mille morceaux. Il m'avait fallu beaucoup, beaucoup de temps pour me reconstruire, jour après jour – pour être de nouveau entière.

On avait filé le parfait amour. Meilleurs amis depuis l'âge de sept ans, quand ma famille avait emménagé à côté de la sienne ; nos mères plaisantaient en disant qu'on se marierait un jour. Pendant des années, on ne pouvait pas imaginer pire. On était meilleurs amis, et les meilleurs amis ne s'épousent pas. Au lieu de quoi on avait exaspéré tout le monde en continuant à traîner ensemble presque tous les jours, sans leur offrir le moindre parfum de romance. Lorsque, à quinze ans, Will ramena sa première copine à la maison – Katy, il me semble –, je crus que sa mère allait pleurer. Elle m'invita moi aussi à dîner ce soir-là, et je la vis nous observer tour à tour, moi, Will puis Katy et ainsi de suite, comme si elle regardait un match de tennis, la ride de son front se creusant un peu plus chaque fois que Katy s'appro-

chait de Will. Alors quand Will et moi devînmes finalement un couple un an plus tard, nos mères furent toutes deux à la fois soulagées et très contentes d'elles : elles avaient eu raison depuis le début.

Will était mon univers. Et pendant les dix-huit mois que dura notre histoire, nous fûmes persuadés que notre amour serait éternel. Même la perspective imminente de l'université ne pouvait détruire notre rêve. Nous serions ensemble pour toujours, quoi qu'il arrive. Nous étions invincibles, Will et moi.

Et puis tout s'écroula d'un coup à la mort de sa mère, quand son père décida de tout quitter, de partir au bout du monde en emmenant Will et son frère Jim, en me brisant le cœur.

À présent, il était là, vingt-cinq ans plus tard, debout devant moi, une tasse de chocolat chaud fumant à la main, m'adressant un sourire si familier que j'en avais le souffle coupé.

Je récupérai ma boisson, les mains tremblantes, et nous nous assîmes. J'étudiaï la table un moment en m'efforçant de me ressaisir. Que pouvais-je lui dire après toutes ces années, après tout ce qui s'était passé ?

Lorsque je levai enfin les yeux sur lui, je vis qu'il m'observait, qu'il attendait.

— J'arrive pas à croire que c'est vraiment toi, murmurai-je.

— Moi non plus. Mais c'est bien moi.

Il but une gorgée de son café et grimaça.

— Merde, c'est chaud !

Il sourit, et je souris en retour.

Je me raclai la gorge.

— Donc, tu n'es pas en Australie.

Il secoua la tête.

—Non. J’y étais, mais... je suis rentré.

—Depuis quand ?

Will sonda mon regard comme s’il se demandait si j’avais vraiment envie de savoir.

—Je suis rentré il y a une dizaine d’années.

Comme un coup de poing.

—Tu vis à Londres ?

—La plupart du temps, oui.

—Oh.

Je ne savais pas quoi dire. Quand j’avais dix-huit ans, l’Australie aurait pu se trouver sur une autre planète. La distance m’avait paru insurmontable, alors j’avais fait tout mon possible pour me sortir Will de la tête, pour accepter le fait que je ne le reverrais plus jamais et pour réparer mon cœur en miettes. Pourtant, si j’avais su qu’il reviendrait un jour, qu’aurais-je fait ? Aurais-je essayé de le trouver ?

Je chassai cette pensée.

—Donc.

—Donc, répéta Will en se penchant en avant et en posant son menton sur ses mains. Qu’est-ce que tu as fait ces vingt-cinq dernières années ?

Je souris faiblement. C’était une question complexe. La vérité, c’est que j’étais aujourd’hui une personne très différente de celle que j’étais la dernière fois qu’on s’était vus. Pourtant, face à cet homme que je connaissais si bien, j’avais aussi l’impression que rien n’avait changé.

Je pris une grande inspiration.

—Pas grand-chose.

Je ramassai un sachet de sucre dans le bol posé devant moi et le tapotai sur la table.

—J’ai quitté l’université, trouvé un boulot, accouché d’un enfant...